

Swarthmore College

Works

French & Francophone Studies Faculty Works

French & Francophone Studies

2001

Entre Fiction Et Réalité: Contrôle Et Résistance Dans "Laissez Brûler Laventurcia" De Xavier Orville

Micheline Rice-Maximin

Swarthmore College, mricema1@swarthmore.edu

Follow this and additional works at: <https://works.swarthmore.edu/fac-french>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Micheline Rice-Maximin. (2001). "Entre Fiction Et Réalité: Contrôle Et Résistance Dans "Laissez Brûler Laventurcia" De Xavier Orville". *Atlantic Cross-Currents: Transatlantiques*. Volume 9, 79-90.

<https://works.swarthmore.edu/fac-french/53>

This work is brought to you for free by Swarthmore College Libraries' Works. It has been accepted for inclusion in French & Francophone Studies Faculty Works by an authorized administrator of Works. For more information, please contact myworks@swarthmore.edu.

ENTRE FICTION ET REALITE:

contrôle et résistance dans **Laissez brûler Laventurcia de Xavier Orville**

par **Micheline Rice-Maximin**

Dans son œuvre le Martiniquais Xavier Orville se livre à une réécriture de l'histoire locale en donnant toujours la parole à l'île elle-même sous ses multiples aspects.¹ Ainsi dans *Délice et le fromager*, c'est non seulement la vieille Délice qui s'exprime, mais aussi le fromager et la merlerie, véritables représentations des différentes classes sociales, races et voix historiques de l'île. *Laissez brûler Laventurcia*, publié en 1989, explose littéralement, pour utiliser une image propre au paysage antillais, avec le personnage de Laventurcia, que nous nous proposons de lire comme une représentation littéraire des héroïnes de la Grande Insurrection du Sud de 1870 en Martinique dans leur lutte contre la situation d'emprisonnement colonial de l'époque.² Avec ce roman Xavier Orville sort du cadre traditionnel de ses autres textes dans la mesure où le narrateur, l'Auteur, est pris à partie par un de ses personnages, l'héroïne Laventurcia, qui s'interpose entre lui et nous qui lisons le texte.

Construit en trois mouvements, le texte débute avec le récit de l'Auteur qui raconte comment et pourquoi il a créé le personnage de Laventurcia. Il présente sa version de la généalogie de Laventurcia dans une narration au style plutôt soutenu et poétique, ponctué de métaphores, de taquineries, pleine d'humour, d'absurde, d'ironie, de jeux de mots et d'allusions à maints événements de l'actualité historique, sociale et

1. *Délice et le fromager* (1977), *La Tapisserie du temps Présent* (1979), *L'Homme aux sept noms et des poussières* (1981), *Le Marchand de larmes* (1985) et plus récemment *Cœur à vie* (1993), tous des romans et publiés à Paris, chez Grasset.

2. Voir la pièce d'Ina Césaire *Rosanie Soleil*, où elle met en scène en plus de Rosanie, une sœur jumelle, sa mère et une voisine. La pièce a été jouée au UBU Theatre à New York en 1993.

politique locale. Dans un deuxième mouvement, Laventurcia intervient, furieuse et intransigeante dans ses multiples protestations et revendications adressées à l'Auteur, car elle ne se reconnaît pas du tout dans ce portrait qu'il dresse d'elle. Enfin le troisième mouvement voit l'arrestation et l'inculpation de Laventurcia, puis le déroulement du procès qui l'acquitte. Suivent un échange entre Laventurcia et l'Auteur ainsi que le post-scriptum de ce dernier qui aura tout de même le dernier mot du texte. Ainsi l'Auteur et Laventurcia se livrent à une lutte sévère qui a pour enjeu pouvoir, contrôle, création et autonomie et où Laventurcia, femme-métaphore de l'île, va réclamer et affirmer sa liberté et celle de la Martinique qui se veut nation à part entière. C'est dans ce contexte que nous revenons en mémoire non seulement Rosanie Soleil et les autres héroïnes de la Grande Insurrection, mais aussi les autres femmes qui ont participé à la lutte pour l'émancipation, les trop oubliées et négligées de l'histoire antillaise. Laventurcia représente ici non seulement la femme antillaise dans ses revendications féministes et sa lutte contre le patriarcat,³ mais aussi les anciennes colonies françaises, devenues DOM mais toujours sujettes à une forme de néo-colonialisme et qui luttent pour leur autonomie.

Dans cet essai nous verrons comment Laventurcia en refusant de se faire interpréter et raconter sa propre histoire par autrui, rend hommage à toutes ses "sœurs de Solitude"⁴, en agissant en héroïne contemporaine qui, différemment des insurgées de 1870 manipulées par l'accusation lors de leur procès, revendique publiquement sa révolte et affronte l'Autorité. En ce faisant, elle force aussi l'Auteur/colonisateur nouveau qui se cache derrière sa raison créatrice et d'autres excuses, à se dévoiler et à exposer son art poétique/artifice de conquête. C'est en cela que le texte est également une archéologie de la création littéraire (et une interrogation personnelle de l'écrivain symbolisée par les nombreux échanges entre Laventurcia et l'Auteur. Ce dernier finit par s'expliquer devant sa création méconnaissable, qui s'impose en auteure de sa destinée et de son histoire et qui de plus va lui échapper totalement.

En fait le premier mouvement est un peu la rêverie de l'Auteur solitaire qui tout en expliquant la naissance de Laventurcia, se dévoile aussi devant nous. Il a en effet transposé son obsession amoureuse passionnée pour la femme et sa fascination du feu et des incendies sur la sexualité de son personnage. Il en a fait une femme-enfant, mystérieuse, aux origines orientales, qui ne sait pas se gouverner, n'a aucune conscience de ses

3. Pour de plus amples renseignements sur cette insurrection, voir l'étude d'Odile Krakovitch: "Le Rôle des femmes dans l'insurrection du Sud de la Martinique en septembre 1870" dans *Nouvelles Questions Féministes*, nos.9/10, Paris, Alternative-Diffusion, septembre 1985, (35-51)

4. C'est aussi le titre de l'ouvrage d'Arlette Gautier, Paris, Editions Caribéennes, 1985

qualités, ne connaît pas ses limites, est incapable de s'exprimer. C'est une femme-objet, séductrice et provocatrice, qui n'existe que pour le plaisir, les rêves et les fantasmes sexuels des autres en général, de Fidel (l'amant qu'il lui a attribué) et de l'Auteur en particulier. C'est lui qui la dit et la possède corps et âme et la violence de cette possession se traduit en partie dans la métaphore du feu qui parcourt tout le récit. Sa voluptueuse et lascive Laventurcia est un être à la sexualité débridée, qui selon "l'imagination publique" et l'Auteur, aurait fait l'amour à un nombre incalculable d'hommes de toutes sortes. Il n'y a plus qu'un petit pas à faire pour la qualifier de prostituée. Et tout naturellement, c'est elle qui sera désignée comme la responsable et "l'allumeuse" de l'épidémie d'incendies qui ravage le pays depuis déjà quelques temps. Si le feu garde ses significations traditionnelles: amoureuse, sexuelle, destructrice ou purificatrice ici, dans le contexte antillais qui est le nôtre, c'est sa symbolique de révolte, de résistance et de liberté qui nous intéresse, surtout dans le cadre de l'Insurrection du Sud.⁵

A l'origine de cette insurrection, l'affaire Lubin, en février 1870 où un béké Augier de Maintenon, jugeant que Lubin, jeune Martiniquais noir du Marin, ne l'avait pas salué et ne s'était pas assez écarté à son passage, le cravache.⁶ Lubin porte plainte au gouverneur Menche de Loisne, mais en vain, et décidant alors de se faire justice, cravache à son tour Augier. Mais lui, se voit condamné en août à une amende et cinq ans de bagne à Cayenne. Le tribunal, volontairement composé uniquement de colons, dont le béké Codé de Rivière-Pilote, va alors symboliser, pour la population noire l'injustice faite à Lubin. La commune se mobilise, parallèlement à la Commune de Paris au moment même de la proclamation de la République en septembre, ce qui devait contribuer à échauffer les esprits. Sous la direction de Louis Telgard, qui avait participé aux révoltes de 1848 pour la seconde abolition de l'esclavage, l'habitation de Codé est la première à être incendiée. Une vingtaine d'autres suivront et c'est le début de ce soulèvement qui dure du 22 au 26 septembre. Le 24, Codé qui se cachait est retrouvé par la population et exécuté. La répression des autorités, bien organisée et sanglante, fait appel, en plus des marins et des gendarmes, à des troupes composées de volontaires blancs et de couleur (originaires de Saint-Pierre et Fort-de-France) et s'étend dans tout le Sud (Lamentin, Rivière-Salée, Saint-Esprit.) Devant le manque d'organisation des insurgés/es, beaucoup sont arrêté/es, condamné/es et déporté/es. Nombreuses étaient les femmes qui avaient participé à cette révolte toute spontanée et la répression fut particulièrement sévère envers elles. Les

5. Nous pensons particulièrement à "la grande lumière du Matouba" de Delgrès et de ses compagnons, en Guadeloupe en 1802.

6. Les békés sont les descendants des colons blancs dans les îles françaises.

autorités, quant à elles, ont toujours voulu voir dans ce soulèvement, un grand complot, (bien organisé pour l'autonomie de la Martinique) et ce dans le but de l'exploiter à des fins répressives et politiques.⁷ Cependant beaucoup de femmes ont fait les frais de ces procès et les juges n'ont pas hésité à les utiliser et à exploiter leur manque d'expérience devant les ruses du système judiciaire qui leur était étranger. Selon Odile Krakovitch:

Les historiens ont tous souligné la malhonnêteté et la partialité du déroulement des procès.... Le président, le chef de bataillon Lambert, se permit à presque toutes les séances des observations particulièrement misogynes ou racistes, des appréciations à l'égard des inculpés, des insinuations d'ordre politique ou moral, indignes d'un juge impartial. (39)

Les femmes insurgées ont accumulé sur leurs têtes l'opprobre, l'ironie des juges et de la population blanche. Elle étaient, à Rivière-Pilote, comme les communardes à Paris, doublement coupables en effet: coupables de s'être révoltées contre leur condition de prolétaires, coupables de s'être révoltées contre leur condition de femmes.... Elles furent quatorze, au total, à être condamnées, à Rivière-Pilote, aux peines les plus sévères. (41)

L'insurgée de l'Insurrection qui nous rappelle le plus Laventurcia est certainement Lumina Sophie, dite Surprise,⁸ âgée de 19 ans, qui selon les témoignages aurait été:

l'instigatrice de la révolte, stimulatrice des troupes, menaçant les hésitants, désignant les habitations à occuper et à brûler.... Elle fut punie pour son exaltation, pour sa volonté de faire de la Martinique, par le feu et le pillage, une république de Noirs, mais on lui refusa la possibilité d'avoir été un chef. Il était inconcevable qu'une femme de dix-neuf ans, noire et enceinte de surcroît, ait pu être à la tête de troupes. (44)

Surprise fut qualifiée d'excitée, d'hystérique, comme la plupart de ses compatriotes femmes qui, selon le gouvernement, participèrent à l'Insurrection, non pas de façon consciente, mais "à cause de leur 'nature féminine', de leurs instincts qui les poussaient à la *curiosité*, au *feu*, au *poison* et au *vol*." (45) Il faut se rappeler que sous l'esclavage, incendies et empoisonnements faisaient partie des armes traditionnelles de révolte des populations esclaves qui les utilisaient de façon bien consciente. Aussi tout incendie, surtout dans le cadre de révoltes populaires, déclenche-t-il aussitôt la peur chez le maître, le colon, le colonisateur, le béké ou les autorités, comme dans le cas des insurgées de 1870. D'où le caractère particulièrement dur de la répression qui s'en suivit. D'autre part, plus les

7. Voir Krakovitch, (38-39)

8. Le personnage de Surprise n'est pas sans rappeler celui de Solitude en Guadeloupe, qui elle aussi fut une meneuse de troupes et vaillante combattante.

insurgées avaient revendiqué et assumé leurs responsabilités dans l'insurrection lors du procès, plus leur peine avait été sévère.

Comme pour les héroïnes Insurgées, le feu symbolise ici aussi les différentes formes de violence subies par Laventurcia: la violence de l'Auteur envers ses paroles et ses pensées, la violence de l'amour, de la passion et des désirs de l'Auteur, de Fidel et du reste de la population envers elle, la violence de la peur déclenchée par ses incendies, la violence de la misère, de la faim, de l'injustice ou encore la violence policière dans l'arrestation des citoyen/nes. Toutes ces formes de violence caractérisent et l'oppression vécue par la femme et celle des victimes de la grande Insurrection.

Ce premier mouvement, roman de la femme comme construction de l'homme qui l'écrit, la contrôle, la prend et la fait pour son propre plaisir ne fait que confirmer le caractère omnipotent de l'Auteur, qui se dit "mère" de Laventurcia, véritable Frankenstein et même Dieu, comme il le dit lui-même.

—Tu me parles toujours de ta mère, Laventurcia, mais qui est ta mère? C'est moi qui t'ai sortie du néant. Tu existes parce que je t'ai créée. C'est moi qui te fais vivre et qui te donne la flamme des yeux. Une vie comme la tienne ne dépend pas uniquement de la matrice de ta mère.(71)...Tu oublies que c'est à moi que tu dois ce que tu es, tu l'oublies, ça?(81)

Nous reconnaissons ici la parodie du discours colonial où elle, Laventurcia-colonie, se doit, en bonne colonisée-civilisée-émancipée et soumise, de remercier l'Auteur-père-mère-patrie de sa bonté, de sa générosité mais surtout de l'avoir créée, émancipée, civilisée.

On s'explique alors, dans le deuxième mouvement, la rage et la résistance de Laventurcia lorsqu'elle découvre le portrait idéalisé, stéréotypé, sexiste et faux que l'Auteur a fait d'elle. Et au lieu de l'attitude de respect et reconnaissance à laquelle il s'attend, L'Auteur-Dieu, se voit remettre en question par son ingrate création. Car Laventurcia loin de se laisser posséder par un quelconque Auteur, va se poser en femme-nouvelle et assurer son rôle de créature pensante et agissante. C'est alors que le texte pivote et que le retournement des rôles se produit avec Laventurcia qui se raconte elle-même, véritable sujet de sa propre histoire vécue: sa généalogie, ses parents, la conversion de sa mère à la religion adventiste, "grand événement de son enfance" (64), la mort miraculeuse de sa mère et de Baby, le chagrin de son père. Dans ce contre-discours, Laventurcia dit son histoire, corrigeant celle de l'Auteur, tout comme l'île dont Xavier Orville, réécrit non seulement l'histoire mais aussi celle de la métropole, toutes deux souvent interprétées et racontées du seul point de vue extérieur, métropolitain. Laventurcia se trouve à ce moment en position de force, d'autorité et a pouvoir de décision sur son récit oral: ses origines, sa vie, son

passé, son futur. C'est son identité, sa propre voix enfin qu'elle assume en tant qu'écrivaine, maîtresse de sa destinée. Les règles désormais, c'est elle qui les dicte grâce à sa connaissance des faits et au dévoilement de son histoire familiale racontée par elle. Elle occupe désormais son propre espace dans son nouvel état, symbole aussi d'une nouvelle conscience nationale pour l'île qui lutte pour son autonomie. En même temps elle fait un grand clin d'œil à ses sœurs de Solitude, Rosanie Soleil ou Surprise, qu'elle honore et venge à sa manière. Car il est clair qu'elle partage l'origine humble et prolétaire de ses sœurs du passé, elle qui, issue du petit peuple et fière de l'être, n'a que faire des origines plus nobles que lui assigne l'Auteur. A un moment, exaspérée par l'entêtement borné et la condescendance de l'Auteur, Laventurcia finit par le questionner:

— L'Auteur, ça suffit maintenant. J'en ai assez de t'entendre répéter que je te dois ci. Que tu as fait ça. Que sans toi je ne suis qu'un zéro. Après tout tu n'avais qu'à ne pas me créer. Je n'ai rien demandé, moi.... Mais... dis-moi, qui t'a fait auteur? (81)

Petit rappel des origines des colonies-DOM, modifiées en toutes pièces par l'Europe, depuis la colonisation du continent américain, la traite des esclaves, et qui aujourd'hui se sentent mal à l'aise à jouer le rôle de vitrines exotiques américaines de la France.⁹ Donc Laventurcia répond à cette construction imaginée pour elle (et pour l'île) par la description de sa propre personne et son rôle social, forçant par la-même l'Auteur à accepter sa révolte contre un système opprimant. Cette volonté libératrice et autonomiste provoque une crise chez l'Auteur qui prend Laventurcia au mot et descend vendre dans la rue tous les attributs de son personnage afin de se libérer totalement d'elle (84). Ainsi à l'affirmation autonome de Laventurcia, correspond la chute parallèle de l'Auteur, qui va décimer, au sens propre du terme, les femmes dans la rue pour leur offrir les attributs de sa Laventurcia perdue. Fatigue, ennui, indignation, déception, visite à des prostituées, fréquentation des Eglises Adventistes du Septième Jour, folie, évasion dans le rêve, telles sont certaines des manifestations de la crise par laquelle passe l'Auteur, qui confesse:

les péripéties de ma vie avec toi avaient fêlé mon rapport à la réalité. La confusion s'était emparée de moi. J'étais en état de vertige.... je zigzaguais et même si les gens m'accordaient une existence réelle, avec carte d'identité et numéro de Sécurité Sociale à l'appui, c'est moi à présent qui titubais, entre corps et ombres, m'accrochaient à mes repères. Où se trouvaient les limites du réel et que comptais-tu faire de moi, Laventurcia? (134-135)

9. Voir la lettre du 27 juin, (209-212) dont le style et le contenu reflètent le regard exotique et les stéréotypes de l'île "douce et si fidèle."

Ici les rôles sont effectivement renversés, c'est elle qui est son repère et il a peur de le perdre. L'Auteur peut commencer à imaginer et peut-être comprendre la situation de Laventurcia exploitée et emprisonnée dans un univers imposé:

—Ecoute-moi, l'Auteur, il faudra bien que tu t'enfonces dans la tête une fois pour toutes que moi, Laventurcia, je ne rentre pas dans les rôles; et quand on veut m'y faire rentrer de force, je les casse, je les retourne sens dessus dessous, je les réduis en miettes et je les fais manger à ceux qui ont la prétention de me les imposer (203-204).

Elle est donc prête à tout, pour détruire ces rôles dangereux où la société veut enfermer la femme, et n'exclut pas une forme de cannibalisme forcé qu'elle imposerait à l'Auteur. Elle ira jusqu'à lui faire avaler, re-posséder ses rôles à lui pour s'assurer de leur annihilation. C'est cette Laventurcia libre de sa personne et de son identité qui va se défendre uniquement en s'attaquant à celui qui se dit son Créateur, l'Auteur. En effet, pendant le procès intenté au personnage Laventurcia créé par l'Auteur, l'accusée ne s'exprime jamais elle-même, et c'est son avocat, le père Zacharie Prolégomène, avocat de la défense au nom bien évocateur, décrit comme un rêveur, "Attaché aux belles phrases autant qu'aux causes désespérées" (183) qui fera remarquer à l'avocat général, que:

Dans l'affaire qui nous occupe, ... le dossier de l'accusation ... est vide. Où voyez-vous la main de ma cliente dans les incendies qui ont été allumés? ... Ceux qui prétendent l'avoir reconnue ont été confondus. Ils sont revenus sur leurs déclarations.... En vérité, l'accusation ne repose que sur des coïncidences, de pauvres indices—à peine des suppositions—et surtout l'esprit du merveilleux.(188)

Ce discours de la défense nous ramène aux procès des insurgées de 1871,¹⁰ car les chefs d'inculpation retenus contre Laventurcia, à savoir "incendies qualifiés, destruction avec préméditation d'édifices publics et privés, ... attentats aux bonnes mœurs et à la morale" (145) sont les mêmes que ceux qui avaient été reprochés aux héroïnes de 1870: curiosité, feu, poison, vol, mais surtout le fait d'avoir été des femmes révoltées, des entraîneuses d'hommes, donc des femmes qui s'étaient montrées trop arrogantes pour les autorités. Elles étaient considérées "par les contemporains comme un symbole, à l'exemple de Solitude, de Louise Michel, de toutes les femmes qui, depuis Jeanne d'Arc, dépassant leur condition, ont voulu participer à un conflit armé."¹¹ Leur procès en 1871, comme celui de Laventurcia, avait

10. "Les témoignages furent pourtant le plus souvent en faveur des insurgés; les témoins refusèrent de corroborer les insinuations de l'instruction et manifestèrent leur sympathie à l'égard des accusés." Krakovitch, ouvrage cité, (40)

11. Krakovitch, (45)

aussi été le grand événement de l'année, car il devait servir d'exemple aux populations rebelles. Quant à leur défense:

Les inculpés n'eurent droit qu'à des avocats blancs, souvent absents, indifférents, si ce n'est hostiles à la cause de leurs clients. La volonté de falsifier les faits, pour mieux démontrer le caractère prémédité de l'insurrection et la préparation d'un complot, a même été dénoncée durant les séances par un des insurgés les plus conscients, Villard.¹²

Ce dernier sachant lire, avait pu prouver les manipulations dont il avait été la victime lors de son interrogatoire. On voit que la peur de mourir des colons, békés et autres citoyens privilégiés, parallèle non seulement celle de l'Auteur et son désir d'éternité qu'il ne peut atteindre qu'à travers la création de personnages tels que Laventurcia, mais aussi celle de la société qui veut éviter le moindre soulèvement d'ordre social ou politique.

On voit aussi le décalage qui existe entre les discours de L'Auteur et de Laventurcia. D'ailleurs le discours du juge fait partie intégrale du texte de fiction de l'Auteur de même que celui de l'avocat de la défense assigné à Laventurcia. Celle-ci se présente comme une femme à part entière:

Moi je suis une femme à la première personne du singulier, je dis Je et je n'ai pas l'intention de me laisser manipuler par toi ni par qui que ce soit... tu veux m'enlever ma propre existence pour la remplacer par des inventions.(73) ... Je vis par moi-même. (74)

En fait le discours de Laventurcia, tout en posant le problème idéologique identitaire, symbolise la dénonciation de la mainmise et de l'autorité du maître-Auteur-patriarce et critique le discours enivrant, poétique, inventé, mythificateur et mystificateur de l'Auteur-colonisateur essayant par tous les moyens de contrôler, dominer et dicter sa loi. C'est également, le rejet de l'autorité de l'écrit sous ses diverses formes, que ce soit la presse, la littérature ou toute autre forme d'expression utilisée pour dominer. Voir l'empressement ou la naïveté de la foule à croire tout ce qui est écrit dans le journal au sujet de Laventurcia, à applaudir le moindre discours, y compris celui de la défense, fait de mots vides mais qui impressionnent d'autant plus. Ici la société antillaise est visée avec sa réputation de pays où les rumeurs peuvent détruire ou consacrer les êtres. Pays aussi où l'utilisation de la langue française, du "français de France" on ne peut plus chatié sert encore à éblouir et à faire passer toutes sortes de discours, ivresse des mots et de la belle parole. L'attitude paternaliste de la métropole, s'évertuant à voir dans ses colonies la vitrine de sa puissance,¹³ est particulièrement

12. Krakovitch, (39)

13. "Je vis par moi-même. Il n'est au pouvoir de personne de m'exhiber comme un animal de cirque. Je m'échappe des pages de ce livre où tu as la prétention de

exposée dans la lettre postée le 28 juin 1890, que Laventurcia elle-même donne à l'Auteur et qui est signée F.M. (les initiales du président de la République à l'époque de la publication du roman?). Cette lettre (209-210) caustique et humoristique, parvenue et lue un siècle plus tard, et ce, sans qu'aucun anachronisme marquant ne s'y remarque, illustre avec sarcasme, finesse et vérité, la mentalité coloniale, le rêve d'exotisme, bref, la vision nostalgique des anciennes colonies—devenues DOM—et encore bien présente chez bon nombre de contemporains. Le retard et le contenu symbolisent et accentuent encore plus la permanence de la situation coloniale. "Dis ce que tu veux, fais ce que tu veux. De toute façon, je n'existe plus. Prends et lis." (208), telles sont les paroles de Laventurcia, en lui présentant la lettre, proclamant de la sorte elle-même sa mort annoncée dans cette missive du siècle passé. Elle va alors disparaître avec sa liberté gagnée, laissant l'Auteur pantois, et forcé d'imaginer une autre fin pour son personnage-objet.

Laventurcia, résistante comme ses sœurs de Solitude, affirme son individualité et indépendance à la manière de l'île qui elle aussi lutte depuis des siècles pour plus de justice. Sa quête de liberté et d'émancipation passe donc par celle de l'île exprimée dans la lettre postée le 28 juin 1890. Mais si l'île continue à se faire traiter de la sorte, sans réaction aucune, elle, Laventurcia revendique son identité de femme révolutionnaire, un pouvoir féminin et surtout elle se révolte contre la mythification, la dégradation, la mysogynie, le sexisme et la réification de la femme telles qu'elles sont perpétuées par l'Auteur. Elle dit non à la piédestalisation de la femme, sa manipulation et son exploitation, désirant seulement être considérée pour ce qu'elle est, avec ses richesses, ses défauts, ses qualités, toutes reflétées dans la nature même de son discours: populaire, simple, direct, clair, prosaïque, sans fioritures ou autres métaphores, comparé à celui de l'Auteur, académique, indirect, métaphorique. Laventurcia fait preuve d'une grande vigilance et conscience dans sa prise de parole, où elle montre sa détermination à travers un certain cynisme.

Dans ce duel entre l'Auteur et elle, Laventurcia sait se défendre avec ses propres armes, à savoir son discours oral (comparé à la fiction écrite de l'Auteur et aux plaidoieries pompeuses de la justice) adressé de façon fort lucide uniquement à celui qu'elle tient comme responsable de sa condition. Tandis que les membres de la justice gouvernementale se délectent à s'entendre parler, son silence lors du procès va lui permettre de s'inventer à son tour, de s'exprimer librement, mais hors du cadre du palais de justice. Vu qu'elle ne se reconnaît pas dans le personnage accusé, elle n'a que faire des discours de l'avocat général et de la défense. Surtout que celui de ce

m'enfermer. En vérité, qui me prendrait pour une femme de papier?" (*LBL* 74).

dernier frise le ridicule, car bien que Prolégomène ait admis le travesti de la justice,¹⁴ il prolonge et approuve toutefois le discours de l'Auteur, quand il termine sa plaidoirie en prenant la défense, non pas de sa cliente Laventurcia, mais en revendiquant le rêve, l'imaginaire, à travers l'exploitation de la femme. Même l'intervention des aveugles, qui viennent déposer en sa faveur le deuxième jour du procès, se révèle être une autre forme d'exploitation. Xantippe, un vieux poète qui fantasme, parlera en leur nom et va lui aussi représenter Laventurcia à la manière de l'Auteur, en ne considérant que ses aspects sexuel, sensuel, incendiaire et provocateur tout en la plaçant sur un piédestal. On comprend alors la prise de parole de Laventurcia qui sait désormais qu'elle ne doit compter que sur elle-même pour se défendre. Et c'est en cela qu'elle diffère de ses sœurs de Solitude, les esclaves comme les insurgées de 1870 qui résistèrent en avalant leur langue¹⁵ ou en restant silencieuse. Elle, Laventurcia, femme d'aujourd'hui, non seulement décide de vivre mais surtout ne se laisse pas intimider. En fait elle prend ses distances et se démarque des discours exotiques, sexistes, amoureux, flatteurs, fantasmatiques et néo-coloniaux auxquels elle est assujettie par l'Auteur. Pour ce dernier, toutes ses histoires inventées sont indispensables et font partie du rêve, de la poésie, nécessaires au quotidien. Et à lui d'apprendre à Laventurcia:

Tu es leur part d'ombre. Leur royaume de la nuit où tout devient possible. Tu es leur revanche sur l'injustice. La dureté des choses de la vie. Les trahisons. La misère. Le mépris. Les incendies que tu allumes leur rendent la réalité de leur vie. C'est à la leur de tes flammes... qu'ils osent imaginer un monde différent. (83)

Et lorsque Laventurcia lui demande de la laisser tranquille, il lui réplique: "Ta faiblesse c'est ton manque de conviction, femme de peu de foi!" (84) L'arrogance et la certitude de l'Auteur forcent Laventurcia à se battre pour son autonomie, pour son pouvoir de choisir sa vie, en tant que femme. Elle refuse d'être celle qui doit faire les frais des mythes et rêve des autres, même si ces fonctions s'avèrent nécessaires.

Laventurcia représente aussi, de façon paradoxale peut-être, la marronne moderne qui affirme sa légitimité propre en se décolonisant de l'Auteur. Les contradictions et la complexité du personnage de l'Auteur, créateur de Laventurcia, sont une représentation de la complexité de la situation antillaise et plus particulièrement de la condition de la femme rebelle dans l'histoire des îles. Laventurcia symbolise non seulement la

14. Tout le texte relatant le procès n'est qu'une parodie et satire du système judiciaire colonial, et surtout de son caractère mysogine.(181) On y fait allusion à la révision actuelle du code de la nationalité (182).

15. L'une des formes de résistance des femmes esclaves était d'avalier leur langue se réduisant ainsi au silence.

mémoire féminine du pays, mais aussi la femme contemporaine et féministe dont la situation sociale et politique a évolué. Il ne faut pas oublier que Laventurcia a été acquittée, contrairement à ses sœurs de Solitude. Dans cette allégorie, les progrès de la femme sont toutefois limités et encore contrôlés par l'Auteur-maître, car c'est bien lui qui a tout de même le dernier mot, dans le post-scriptum de son texte où, il n'a aucun scrupule à affirmer: "Mais moi, je sais que tu as l'exacte mesure de mes mots mes — compagnons de vie —, eux qui m'aident depuis toujours à passer le gué de l'existence" (217-218) Laventurcia reste la chose de l'Auteur, prisonnière de son regard, même après sa disparition, (orchestrée et effectuée par elle seule et en tant que personnage) des pages du livre qu'il écrit.

Dans cette guerre des sexes, on peut penser que c'est lui, l'Auteur, qui fictivement parlant, gagne en dépeignant sa dernière vision de Laventurcia dans une scène de carnaval. La voilà maintenant imaginée en effigie du carnaval antillais, Vaval, que l'on immole en le *brûlant* au bord de mer à la tombée de la nuit du Mercredi des Cendres. Cependant dans cet ultime sacrifice par le feu, le personnage de Laventurcia ravive à sa manière et symbolise le souvenir, les exploits et le sacrifice des sœurs de Solitude. Elle va aussi plus loin en s'élevant contre la logique créatrice de l'Auteur et contre le pouvoir des mots puisqu'elle finit par révéler la mort de l'Auteur. Par son action, elle lutte et inspire respect et reconnaissance pour les femmes, en refusant catégoriquement l'emballage flatteur, vide et dangereux que lui propose l'Auteur dans sa fiction. En causant la mort, même symbolique, de l'Auteur, elle envoie un signal *parleur* aux autres Auteurs-persécuteurs, leur annonçant ainsi que la situation est en train de changer. Laventurcia assure et assume désormais sa parole et affirme par là-même la victoire de la parole libératrice sur la mort. Ici pas de suicide ou de langue silencieuse et en ce faisant, elle venge ses Sœurs de Solitude aussi. Elle aura aussi réussi à démystifier à sa façon l'écrit et à dévoiler l'autorité de l'oral en disant véritablement à travers sa résistance, celle de ses sœurs. Laventurcia symbolise le rôle et l'importance de la révolte des femmes et la reconstruction et l'inclusion nécessaires de la mémoire des femmes dans la conscience historique de la nation qui peut dès lors être envisagée de façon plus totale et plus humaine.

REFERENCES

- Adélaïde-Merlande, Jacques. *Delgrès ou la Guadeloupe en 1802*. Paris: Karthala, 1986.
- Gautier, Arlette. *Les Soeurs de Solitude*. Paris: Eds. Caribéennes, 1985.

Nicolas, Armand. *Histoire de la Martinique*. Paris: L'Harmattan, 1996.

Nouvelles Questions Féministes, Nos. 9-10. Paris: Alternative Diffusion, Septembre 1985.

Orville, Xavier. *Laissez brûler Laventurcia*. Paris: Grasset, 1989.